

Les nouveaux défis de la critique : repositionnement critique et production de la solidarité

DANILO MARTUCCELLI

CNRS-CLERSE-IFRESI

2, rue des Canonnières

59800 Lille

Depuis plusieurs décennies, et notamment en France, la sociologie de l'éducation a largement privilégié une perspective critique avec la mise en évidence des inégalités qui traversent l'école. Depuis l'impact premier des *Héritiers*, l'actualité –et la séduction– de ce modèle ne se sont jamais démenties. Bien entendu, les explications de ces inégalités (qu'il s'agisse de la théorie de la reproduction ou de l'individualisme méthodologique) ainsi que les philosophies sous-jacentes ont été très différentes, allant d'une attitude de soupçon face à l'inéquité fondamentale de l'ensemble du système à une sociologie de l'ingénierie scolaire visant à réduire les inégalités supplémentaires induites par l'école. Pourtant, cet élan critique est présent dans la sociologie de l'éducation depuis bientôt quarante ans. Sans aucune visée péjorative, il n'est pas inexact alors de la définir comme une sociologie critique "routinisée".

D'ailleurs, la permanence et son renouveau dès la fin des années 1980 donnent à la sociologie de l'éducation une certaine spécificité intellectuelle. Alors que d'autres domaines spécialisés ont connu un abandon plus ou moins radical de toutes références critiques, elle les a au contraire toujours conservées, soit qu'elle ait souligné le rôle de l'école dans le maintien de la domination proprement dite (notamment dans la production du consentement des dominés), ou dans la formation d'une future classe de travailleurs voués à l'exploitation économique, soit qu'elle ait fait le constat réitéré du maintien d'inégalités sociales internes à l'école, soit enfin, qu'elle ait évoqué les diverses expériences d'égarement subjectif (d'aliénation) vécues par les acteurs.

Le grand mérite de tous ces travaux à inspirations théoriques et méthodologiques diverses est d'avoir su établir, à plusieurs décennies d'intervalle, des résultats incontestables. Il ne s'agit donc, nullement, de tourner la page de cet ensemble d'études critiques, mais de se demander si la critique de l'école peut ou doit se réduire à cette seule perspective. Mais surtout, la permanence de cette

forme de critique, sa large diffusion auprès des acteurs sociaux, le fait qu'elle ait pu induire des stratégies familiales ayant paradoxalement accentué les inégalités, posent la question de savoir à quelles conditions la critique sociologique peut aujourd'hui participer à un renouveau des pratiques d'émancipation.

Nous nous limiterons à aborder cette question fondamentale à partir d'une simple interrogation : quelle forme de critique faut-il déployer aujourd'hui afin de réactiver la solidarité ?

Dénonciation et malheurs

La critique est aujourd'hui confrontée à un écueil considérable, inextricablement moral et politique, qui n'est autre que l'usure de l'opinion publique face à un certain discours de la dénonciation. Nous ne sommes plus dans un monde où l'ignorance des faits pouvait encore tenir lieu, pour certains, d'excuse morale. Il faut en affronter toutes les conséquences. Il ne s'agit même plus de dire que les gens ne voulaient pas entendre ou ne voulaient pas savoir, comme il a pu en être parfois le cas à propos de l'expérience des camps de concentration. Il faut se rendre à l'évidence. L'opinion publique est désormais le plus souvent informée, et elle reste indifférente.

La dénonciation s'est répandue en métastase durant le XX^e siècle. Elle a accompagné avec raison l'expansion du pouvoir totalitaire et la politisation de domaines protégés jusqu'alors du regard critique, mais ce faisant, elle a fini par saper ses propres bases. Pour employer une expression de Simmel, nous sommes désormais blasés. Certes, certaines scènes nous choquent toujours, les violences politiques dénoncées ou montrées par les journalistes ont encore un rôle de catalyseur et déclenchent souvent une empathie morale, parfois une prise de conscience, plus rarement une ébauche d'action. Mais lentement, se répand une aboulie, un état d'esprit collectif qui affaiblissent considérablement notre capacité d'indignation morale face aux injustices. Parfois même, la quête d'un surcroît de connaissance sur les événements du monde apparaît comme un étrange palliatif au sentiment d'impuissance (Bauman 1993, Boltanski 1993, Tester 1997). Certains n'hésitent pas alors à parler de l'émergence de "quasi-émotions", pour lesquelles l'indignation et la compassion ne se traduiraient plus en termes d'action et qui seraient le fruit d'une construction de plus en plus intellectualisante des émotions, notamment par le biais de la fabrication de l'opinion par les experts. Le résultat serait une généralisation de la manipulation cynique des émotions et d'autrui comme le fruit de la rencontre des effets de la télévision et du type d'individu que Riesman a caractérisé comme hétéro-déterminé (Mestrovic 1997, Riesman 1964). Mais, face à ces transformations, la compréhension sociologique ne peut en rester à une attitude de condamnation.

Il ne s'agit pas de dire que tout est devenu transparent dans nos sociétés ni que tout mécanisme d'occultation et de dissimulation de la domination a disparu. Mais comment négliger l'accroissement des compétences critiques dont font preuve aujourd'hui les acteurs (Boltanski 1990a) ? Comment ne pas affronter le défi d'une réalité sociale, parfois massivement dévoilée dans ses mécanismes de domination et pourtant toujours active ? Cette situation modifie certainement la nature du travail critique. Comme l'ont montré les études de Boltanski, les acteurs ont des compétences qu'il ne faut pas sous-estimer, notamment dans leur capacité à établir des équivalences assurant le passage du particulier au général. La sociologie critique devrait même ainsi, en partie en tout cas, se transformer dans une sociologie de la critique (Boltanski 1990b). La tâche serait avant tout d'éclaircir les critères de justice et de justification présents dans les différentes organisations au travers de jeux de dispute potentielle et d'équivalences reconnues (pour une analyse dans le cadre scolaire, Derouet 1992).

S'il n'y a aucune raison de restreindre à ces seuls termes le travail proprement critique de la sociologie, il est en revanche désormais absolument indispensable de comprendre simultanément cette expansion des compétences critiques et le maintien de la domination. C'est cette équation, et les différents équilibres qu'elle peut prendre, qui doivent également devenir l'objet majeur de la réflexion. En dépit du fait qu'il existe une prise de conscience croissante de l'arbitraire de toute relation dissymétrique dans nos sociétés, la domination s'accommode fort bien de ces ersatz de conscience et de visibilité. Les acteurs continuent quotidiennement à consentir, à fonctionner, à respecter la plupart des autorités en place. Et pourtant, et en même temps, les dominations vont de moins en moins de soi, ne se vivent plus que très rarement avec l'évidence jadis prêtée aux formes hégémoniques ou durablement légitimes. C'est dire qu'au-delà du travail critique lui-même, il est de plus en plus nécessaire de prendre en compte les effets de la critique sur l'action à visée émancipatrice.

Face à ce constat, un des défis majeurs consiste à produire, pour la sociologie, des analyses qui permettent une communication des malheurs. Il faut parvenir à établir des passerelles entre les expériences individuelles, à trouver un surcroît d'imagination pour mettre en relation des acteurs distants mais subissant, en dépit de leur distance ou de la diversité de leurs états sociaux, des épreuves subjectives semblables de domination.

Un des principaux enjeux de la critique est ainsi désormais la production du sentiment de similarité sans lequel la solidarité, si nécessaire pourtant, n'est pas possible. Elle n'est pas un produit immédiat de la reconnaissance de l'humanité de l'autre notamment au travers de la compassion induite par les images de la souffrance (pour une critique dans ce sens, Sontag 2003). Elle ne peut plus seulement être conçue comme le résultat d'une activité "naturelle", se produisant spontanément à l'aide de la proximité spatiale et de la ressemblance sociale –comme cela

fut largement le cas dans la société industrielle. La solidarité doit passer de plus en plus par la capacité de la critique à établir un lien social et subjectif entre des acteurs différents socialement et éloignés dans l'espace. Sans se réduire à un pur effet de connaissance, comment ne pas reconnaître qu'il revient désormais aussi à la sociologie, dans ses relations avec la posture critique, de participer à la production de la solidarité ?

Peu de choses sont en tout cas plus urgentes dans le monde contemporain. Au moment où les interdépendances se généralisent, les situations de vie ont tendance à se séparer analytiquement. Le monde apparaît souvent, dans l'imaginaire actuel, comme de plus en plus pratiquement intégré, et de plus en plus analytiquement opaque et disjoint. D'ailleurs la capacité d'engagement sur des affaires politiquement distantes, qui devient une exigence citoyenne indispensable dans le monde d'aujourd'hui, en pâtit fortement. Or la pure description phénoménologique des états internes des individus et l'appel à leurs émotions s'avèrent insuffisants. Pour restaurer la solidarité, il faut, quelles que soient les possibilités d'analyse unitaire en termes d'explications causales, parvenir à montrer davantage la proximité des épreuves auxquelles sont confrontés les individus.

La sociologie, dans sa vocation critique, peut participer à cet effort mais en modifiant quelque peu ses récits analytiques. À trop s'attarder sur le dévoilement des causes, l'essence de la domination, elle délaisse le nouvel enjeu, la production du sentiment de ressemblance sans lequel la solidarité ne sera pas possible. Le travail toujours nécessaire de mise à plat de mécanismes causaux générateurs d'événements sociaux, ne débouche plus directement, comme jadis le prônait –ou le prône encore– la sociologie critique, vers un surplus d'action. Bien entendu, cet effort n'est ni le seul ni le principal apanage de la sociologie. L'imagination littéraire, comme Nussbaum l'a justement souligné, possède également cette capacité à nourrir une attitude éthique qui nous mène à nous intéresser et à nous impliquer dans la vie des autres malgré les distances. À l'aide de l'imagination littéraire nous participons à l'individualité des autres, à leurs profondeurs intérieures, à leurs espoirs, amours et horreurs, ce qui donne lieu à une posture d'autant plus exemplaire d'un point de vue publique, que l'oppression collective procède souvent de l'incapacité à individualiser les malheurs –ce que justement permet de faire l'imagination compassionnelle propre au roman (Nussbaum 1995).

En tout cas, la sociologie doit prendre acte que le travail critique passe moins désormais par une prise de conscience des malheurs que par un souci de les communiquer. Pour les mettre en résonance, il ne suffit pas de montrer les interdépendances structurelles. La reconnaissance de la souffrance de l'autre reste vague, parce qu'elle est alimentée par le sentiment que trop de choses nous en séparent. Rien ne risque d'être plus stérile que l'appel vide à s'identifier à la condition humaine. La solidarité n'existe que dans la mesure où les individus se rapprochent politiquement, autrement dit, où ils ont le sentiment que leurs

conditions sociales les rapprochent. Sans cela, cette transcendance si particulière qui fonde la solidarité ne peut pas exister (Duvignaud 1982). Bien entendu, il est aussi possible de s'inquiéter du problème inverse : lorsque l'émotion pour la commune humanité de gens fort éloignés de nous se traduit par une baisse de la solidarité active envers nos citoyens proches. Mais s'il s'agit de problèmes de nature bien différente, ils font néanmoins face au problème commun de la mise en communication des malheurs dans un monde où les individus sont de plus en plus conscients de ce que la solidarité leur coûte.

L'analyse devra donc éviter deux écueils. D'une part, résister aux litanies d'un discours affirmant l'unicité de la condition humaine, au-delà de la diversité des périodes historiques et des types sociétaux. Ces analyses parviennent à des généralisations abusives et incontrôlées, qui ne sont, en fait, que des projections sur les autres de ce qui nous est propre. D'autre part, et à l'inverse, parvenir à une telle fragmentation des expériences que rien de commun ne soit plus possible. On conclut alors à des différences incommensurables, qui ne sont, de fait, que des résistances à l'emprise des autres. La dimension proprement morale de la sociologie se jouera désormais à ce niveau.

En bref, il faut que la sociologie participe à la production d'une solidarité cosmopolite. Mais il ne s'agit pas exclusivement de mieux élucider les intérêts communs entre les acteurs ou de privilégier la formation d'une opinion publique mondiale ou régionale. Tout d'abord parce que ce projet, dans l'état actuel des choses, ne concerne que quelques membres actifs de la société civile (mouvements sociaux et ONG). Mais surtout, parce qu'il finit toujours par faire de la formation délibérative de l'opinion des citoyens, le grand médium par lequel se produit la solidarité abstraite dont les sociétés modernes ont besoin. Bien entendu, la production d'une confiance transnationale entre citoyens ne pouvant pas s'établir autour d'une culture particulière, elle doit effectivement emprunter des voies plus abstraites –comme par exemple l'universalisme moral des droits de l'homme (Habermas 2000, 118). Mais l'expansion des idéaux propres au "cosmopolitisme" et à la démocratie risque de rester lettre morte auprès de bien des acteurs à l'heure de la mondialisation, lorsque le principe fondamental de la solidarité, à savoir, le sentiment de ressemblance avec autrui, devient inexistant. Trop abstraite et désincarnée, elle est incapable de donner de la chair à l'engagement.

La fabrication du sentiment de solidarité par une compréhension de la similitude des épreuves de domination peut à cet égard se révéler une voie possible. L'analyse, même si elle s'avère par moments impressionniste d'un point de vue proprement explicatif, doit constamment établir une relation entre les individus, en fonction de leurs positions sociales dans différents États ou régions en tenant compte de la place de cet État ou de cette région dans l'économie mondiale. Il s'agit aussi de voir, comme quelques études comparatives commencent à

le faire, s'il existe ou non de fortes similitudes entre les membres de classes populaires ou les couches moyennes au-delà des frontières nationales. L'objectif, dans une perspective critique, est moins de souligner la similitude en termes de systèmes de valeurs, ou de commune humanité, que de dégager des ressemblances politiquement significatives à partir de la similitude des épreuves de domination auxquels sont confrontés les individus (Martuccelli 2001). L'enjeu est considérable et n'est nullement purement spéculatif. L'attitude de l'opinion publique américaine en est un exemple parmi bien d'autres : plus elle connaît les conditions et les situations de vie des habitants des pays étrangers, plus elle s'avère réticente pour des interventions militaires ou des sanctions économiques vis-à-vis de ces pays (Harvey 2001, 211).

Les vertus critiques de l'analogie

La posture critique doit aujourd'hui être capable de structurer des débats qui s'établissent de plus en plus à distance des terrains familiers à la sociologie. Cette situation risque d'accentuer encore davantage le fossé entre les vertus de la critique et la vraisemblance de la sociologie, mais elle oblige également à la mise en place d'un usage particulier de l'analogie.

Sociologie et posture critique

La sociologie et la posture critique ne doivent jamais se confondre (Martuccelli 2002). Pour la première, la vraisemblance de la connaissance produite, ainsi que la volonté de fidélité à la réalité sont de rigueur ; pour la deuxième, les adhésions morales et les colères personnelles sont centrales. La sociologie n'existe que lorsqu'elle permet de mieux saisir la réalité ; la critique, très souvent, suppose l'évocation d'un autre monde. La sociologie est obsédée par la réalité et elle ne peut, en aucune manière, prendre de la distance à son égard ; la critique, à l'inverse, doit tôt ou tard s'en libérer intellectuellement. Si la sociologie a besoin d'une certaine conception de la vérité, c'est qu'elle se mesure en se confrontant à la réalité ; les mérites de la critique sont davantage fondés sur sa force de persuasion, sur ses capacités à convaincre, sur l'indignation morale qu'elle suscite, en dépit même parfois de l'in vraisemblance relative des faits avancés. Dans ce sens, la posture critique ne peut pas se nourrir exclusivement de résultats de recherches et les études sociologiques n'ont jamais garanti la justesse de ses prises de position. Et inversement, la justesse d'une posture critique peut aller souvent à l'encontre des exigences d'une démarche sociologique.

Dans sa forme achevée donc, ce que la posture critique "ajoute" au monde dépasse incommensurablement ce que l'on en retire avec les études sociologiques.

Et paradoxalement, les images critiques ainsi construites frappent parfois les esprits d'autres acteurs, se transformant alors, véritablement, en forme de connaissance du réel. Le mystère et la mystification de toute posture critique, c'est qu'au moment même où elle est supposée décrire la réalité, elle est en fait en train de la recréer toujours, de l'inventer parfois. C'est pourquoi lorsqu'on y regarde de près, les postures critiques rendent rarement véritablement compte du monde. Souvent excessives ou approximatives, plus figuratives que démonstratives, elles n'en ont pas moins une incroyable force d'énonciation et d'évocation. Très souvent, et en dépit de leurs limitations sociologiques, elles parlent davantage aux acteurs que les laborieuses études de la sociologie. Certes, pas de la même manière et pas avec les mêmes effets. Il n'empêche que leur pouvoir d'évocation est parfois presque inversement proportionnel à leur degré de vraisemblance sociologique. À l'inverse, l'étude sociologique, si elle parvient à restituer fidèlement une situation sociale, voit s'épuiser souvent presque immédiatement son attitude critique dans ce qui n'est tout au plus qu'une dénonciation de souffrances ou d'opportunités inégalement réparties.

Il est difficile d'accepter que la posture critique se nourrisse exclusivement de résultats d'enquêtes, de chiffres, ou d'expériences de recherches. Mais après les leçons du XX^e siècle, on ne peut pas accepter non plus l'emprise de discours intellectuels déconnectés des faits sociaux et, de ce point de vue, les progrès des sciences sociales sont bien réels, soit parce qu'elles informent davantage les discours critiques, soit parce qu'elles sont parvenues à rétrécir l'espace de l'énonciation sans contrôle. Et pourtant, sans se confondre avec la posture critique, la connaissance sociologique peut inclure un souci critique dans la production de connaissances. Mais il doit rester subordonné à ses propres exigences intellectuelles. Le jugement sur la validité d'une connaissance sociologique critique doit procéder non pas des valeurs émancipatrices au service desquelles elle est censée se trouver, mais de sa capacité à regarder autrement la réalité sociale, à montrer les insuffisances des interprétations en cours, à rapprocher les connaissances des actions.

La connaissance sociologique doit ainsi intégrer cette exigence sans oublier la frontière qui la sépare de la posture critique. Tout au plus, s'agit-il, dans une zone d'intersection possible, d'une mise en résonance de situations à l'aide d'un mode "assoupli" de raisonnement. Dans des domaines aussi vastes que l'analyse sociétal, les notions de similitude "causale" ou d'"homologie structurale" se révèlent en effet souvent trop contraignantes. D'ailleurs, lorsqu'elles sont mobilisées à ce niveau d'abstraction, elles donnent presque inévitablement lieu à des usages allusifs. C'est pourquoi il vaut mieux dès le départ reconnaître ici la pertinence de raisonnements proprement analogiques qui, en dépit de leurs imperfections structurelles, n'en sont pas néanmoins entièrement dépourvus de contraintes, rendant de surcroît incontournable l'exigence de l'imagination.

L'analogie et la critique

L'analogie a mauvaise presse puisqu'elle introduit un système de ressemblances qui risque à tout moment de devenir un pur jeu métaphorique incontrôlable, d'autant plus que sa force ne découle pas forcément de la parenté des événements mis en relation, mais des compétences stylistiques ou rhétoriques d'un texte. Pour y remédier, certains proposent, tout en reconnaissant son utilité, d'en durcir la procédure, en établissant des figures licites, proches de la causalité ou tout au moins de l'homologie, et d'en écarter les autres variantes. C'est ainsi que si toute analogie révèle une similitude des rapports, de Coster en distingue différents types (analogies discursives, méthodologiques et théoriques). En fait, il vise surtout à cerner les conditions légitimes de passage de l'analogie méthodologique à l'analogie théorique. Et pour lui, ce passage est illégitime en deux circonstances : "en premier lieu, quand il y a une impossibilité d'exploiter une analogie méthodologique au-delà de ses limites ; et en second lieu, au cas où une possibilité paraît exister, lorsque l'on considère que la mise au point de l'analogie méthodologique tient lieu de démonstration théorique" (de Coster 1978, 45). En revanche, l'analogie devient théorique lorsqu'on parvient à établir la nature de l'étroite parenté qui lie les phénomènes. En bref, et au fond, l'analogie ne serait légitime qu'en tant que variante d'un modèle causal. Dans ce cas, il ne s'agit que d'ouvrir la porte pour mieux la refermer. Or l'intérêt de l'analogie, dans sa dimension proprement critique, est justement de répondre aux limites de l'explication causale stricto sensu ou des variantes de l'homologie et non pas de devenir une variante épistémologique légitime de l'une ou de l'autre.

Le problème n'est pas de choisir ou rejeter l'analogie mais de reconnaître que dans la situation contemporaine et face aux nouveaux défis de la critique, il est désormais souvent nécessaire de la mobiliser. Pourtant, les rapprochements et les différences qu'elle peut dégager ne sont jamais illimités, ni arbitraires et ils doivent, en dernier ressort, rester sous le contrôle d'autres connaissances sociologiques analytiquement plus solides. Cependant, s'il est risqué, le recours à l'analogie doit être d'autant plus privilégié qu'il s'agit d'introduire des questions inopinées ou des relations inattendues, grâce au transfert de métaphores qu'il rend justement possible. Bien entendu, la plupart de ces analogies ne doivent pas se faire passer pour des démonstrations, d'autant plus que, sur le fond, elles ne visent nullement à établir la nature de la connexion entre les différents phénomènes. Leur objectif est tout autre : parvenir à établir des ressemblances entre des acteurs différents au sein d'ensembles sociaux divers. Le but de l'analogie n'est pas d'être une causalité ou une homologie bâtarde, mais un style de raisonnement plus labile, au service de la critique.

Le défi majeur des décennies à venir contraint à cette attitude. Pour y faire face, le rôle de l'imagination doit être accentué, puisque le problème principal

est de construire de nouveaux langages permettant de rendre compte d'une autre manière des "mêmes" situations. C'est donc pour sa vertu heuristique et politique qu'il faut lui garder une place privilégiée. Certes, elle sera d'autant plus rigoureuse, que les éléments qu'elle met en relation peuvent être l'objet d'études empiriques ou de comparaisons sérieuses. Mais rien n'oblige à lui dénier toute valeur, y compris lorsqu'elle dépasse, comme c'est souvent le cas, toute possibilité de vérification immédiate. C'est pourquoi dans sa fonction critique, elle possède avant tout une vertu illustrative. Associée à des métaphores, elle rapproche des domaines distants et hétérogènes, et met en résonance de larges contextes historiques. Sur ce point, on lira avec intérêt les propositions de Brown sur le rôle des métaphores dans l'analyse sociologique. Cependant, même si sur quelques points ci-dessous présentés nous nous inspirons de manière critique de son travail, l'attirance extrême de l'auteur pour une "poétique" de la sociologie, en fait une sociologie symbolique sui generis, parfois fort rebelle à toute exigence de vérification, nous empêche de le suivre jusqu'au bout (Brown 1989, chapitre IV).

En dépit de ses faiblesses épistémologiques évidentes, l'analogie s'avère donc un outil important pour cette tâche critique. Elle est "moins" qu'un déplacement métaphorique incontrôlé. Mais elle est "plus" qu'une comparaison au sens strict du terme. Elle opère par les vertus du "comme si", mais du coup, elle ne se borne pas à établir une simple relation entre deux situations initiales. Elle crée, au sens précis du terme, une nouvelle situation, commune aux deux premières, qu'elle éclaire le plus souvent de manière inédite. L'analogie est un espace de questions et de réponses, qui, au travers de l'accentuation de certaines ressemblances et différences, produit des effets de connaissance dans et sur la vie sociale. Son usage s'accommode ainsi d'une forte pluralité méthodologique, puisque son objectif premier est de fonctionner comme un espace d'invention théorique, mêlant les soucis existentiels ou politiques aux intérêts analytiques. Une attitude aujourd'hui d'autant plus nécessaire que dans notre condition historique d'interdépendance généralisée, les conséquences des actions, pour locales qu'elles soient, peuvent en avoir des répercussions globales impossibles à maîtriser (Bauman 2002, chapitre 7).

Au fond, il ne s'agit de rien d'autre que d'actualiser, face aux transformations du monde contemporain, le propre de l'imagination sociologique, afin d'éclairer, encore et toujours, la relation entre l'histoire et la biographie (Mills 1997). Pour cela, il s'agit de construire une argumentation qui, au travers d'une mise en intrigue analytique, et à l'aide notamment de la comparaison des situations, parvienne à rendre compréhensible l'univers de signification d'un individu donné.

Similitude et différence

Comment mettre à l'œuvre concrètement une perspective critique de ce type ? Pour l'illustrer, prenons appui sur une recherche empirique portant sur l'expérience scolaire des élèves (Dubet & Martuccelli 1996). À la suite de transformations structurelles importantes, les collégiens sont confrontés à une série d'épreuves communes, en dépit de leur très grande diversité sociale, et de ce qu'une analyse exclusive en termes de positionnement de classe laisserait entendre. Schématiquement, les épreuves collégiennes découlent des tensions repérables entre la conformité aux normes scolaires, le sens des études, la fabrication d'un quant-à-soi personnel. Elles expliquent les frictions entre les principes du groupe de pairs et les exigences du collège, la discipline et les enseignants. Les tensions entre ces exigences sont telles que les collégiens oscillent entre des jugements et des critiques contradictoires donnant l'impression de ne pas savoir ce qu'ils veulent.

En réalité, confrontés au plus ou moins grand désajustement de ces exigences, ils subissent une épreuve majeure dont ils s'acquittent par le biais d'une stratégie très particulière. C'est par la "face" qu'ils essayent de "gérer" ces écarts. Sorte de moratoire défensif d'une subjectivité trop fragile pour pouvoir être affirmée, le souci de la face consiste, dans un seul et même mouvement, à faire comme les autres pour essayer d'être soi-même. Véritable principe de base de la sociabilité des collégiens, il est une manière subjective ostensible de montrer un détachement plein d'attachement aux événements du monde, et la seule façon de gérer les tensions auxquelles ils sont soumis. L'intériorité des collégiens ne s'exprime jamais de manière directe ; elle est toujours médiatisée par ces jeux qui visent à la fois une ouverture vers l'extérieur et une protection de l'intimité. Par la dissimulation, vécue comme authentique, l'adolescent se donne un moratoire à lui-même afin de parvenir à structurer sa personnalité. La face est la manière dont les collégiens essaient de réduire la complexité et la disjonction des dimensions de l'expérience scolaire. Dans le groupe de pairs, où la soumission aux diktats du groupe est de rigueur, c'est la face qui permet d'opposer l'appel à l'authenticité aux règles du groupe. Dans le domaine scolaire proprement dit, c'est encore elle qui accompagne la totalité des soubresauts scolaires (les mauvaises notes, les échecs, les doutes), et permet d'afficher une distance empliée d'émotions.

L'intensité de l'engagement dans la face est donc liée à la nature des épreuves collégiennes. Plus l'écart entre les exigences auxquels ils sont soumis est important, plus ils s'enlisent dans une perte de maîtrise du processus. Ainsi, le jeu de la face, qui est une manière de résister aux différents jugements négatifs dont ils sont l'objet, peut se réifier et se transformer en "frime". C'est le cas des "mauvais élèves" des établissements de couches moyennes qui, ne pouvant pas

échapper aux catégories scolaires qui les invalident à leurs propres yeux et ne disposant d'aucune ressource pour s'affranchir de cette épreuve (tant le projet social des familles renforce l'emprise de l'école sur eux), sont contraints d'en venir à une frime obsessionnelle et, parfois, démesurée, afin de gérer la distance entre les émotions personnelles et les expressions sociales. Mais ce passage de la face à la frime s'observe également du côté des collégiens des milieux populaires. Pour eux, les tensions sont d'autant plus vives qu'elles s'inscrivent dans une distance entre le collège et leur univers adolescent et social, qui se traduit par une scission entre un conformisme envers le professeur et un autre conformisme envers le groupe. L'impossibilité, pour la plupart des élèves, de choisir entre l'une ou l'autre de ces dimensions est résolue, quand la tension devient extrême, par le recours massif à la frime. Cette attitude repose donc bien sur une tension entre l'école et la société, mais elle procède aussi souvent de l'incapacité des élèves d'opposer une véritable résistance à l'école.

Face à une situation de ce type, deux raisonnements opposés sont possibles. D'une part, on peut légitimement accentuer les différences sociales majeures entre les élèves, et centrer l'analyse sur le différentiel de ressources dont ils disposent. D'autre part, on peut aussi, et à l'inverse, souligner la proximité des épreuves auxquelles ils sont soumis malgré leur diversité sociale et culturelle. La dynamique entre la face et la frime adolescentes ne cerne nullement un processus universel ; elle souligne par contre pour des situations et des trajectoires sociales diverses, une ressemblance au niveau des épreuves subjectives qui, sans annuler la différenciation en termes de position structurelle (ici, la position sociale des familles d'origine) cerne des états sociaux (ici le poids et l'autonomisation de l'évaluation scolaire) pouvant confronter les collégiens à des épreuves communes. L'analyse sociologique ne déroge nullement à ces exigences de vraisemblance mais vise à établir, dans son articulation avec la posture critique, des liens possibles entre des acteurs placés à distance sociale.

Un mécanisme analogue devrait être employé pour s'efforcer de mettre en relation des acteurs bien plus dissemblables. Dans un univers qui ne sera ni "global" ni "local", mais un mélange des deux, variable en fonction des pratiques, des organisations, des pays, il faut en effet relever le défi nouveau posé par le besoin d'établir des passerelles entre groupes sociaux. Cet effort est d'autant plus important que les impératifs de la recherche sont toujours "locaux, trop locaux" et que les rhétoriques contestataires sont très rapidement "globales, trop globales". Et pourtant, c'est bien dans cet univers difficile à saisir, voire insaisissable analytiquement à bien des égards, qu'il va falloir retravailler l'apport éventuel de la sociologie dans la production de la solidarité. Ce sera au travers de la mise en évidence de la similitude des épreuves subjectives dans des positions structurelles différentes et des états sociaux multiples qu'il faudra fabriquer la ressemblance entre les individus.

Dans cette perspective, la sociologie ne se confond jamais avec la posture critique, puisque ses exigences incontournables de vraisemblance et de rigueur l'en éloignent. Mais la production de la solidarité, si nécessaire, passe aussi par la capacité de la posture critique à établir une relation sociale et subjective entre des situations de vie, à la fois en dépit des proximités et malgré les distances. Les sociologues, tout en respectant leurs exigences disciplinaires, doivent intégrer ce nouveau besoin critique lorsqu'ils définissent leurs questions, lorsqu'ils mettent en forme leurs résultats. Dans un seul et même mouvement, il faut ainsi affirmer à la fois la différence entre la sociologie et la posture critique, et reconnaître le nouvel horizon de leurs échanges.

Repères bibliographiques

- BAUMAN Z. 1993 *Postmodern Ethics*, Oxford, Polity Press
BAUMAN Z. 2002 *Society under Siege*, Oxford, Polity Press
BOLTANSKI L. 1990a *L'amour et la justice comme compétences*, Paris, Métailié
BOLTANSKI L. 1990b "Sociologie critique et sociologie de la critique", *Politix-10-11*, 124-134
BOLTANSKI L. 1993 *La souffrance à distance*, Paris, Métailié
BROWN R. 1989 *Clefs pour une poétique de la sociologie* (1977), Arles, Actes Sud
COSTER M. de 1978 *L'analogie en sciences humaines*, Paris, PUF
DEROUET J.-L. 1992 *École et justice*, Paris, Métailié
DUBET F., MARTUCCELLI D. 1996 *À l'école*, Paris, Seuil
DUVIGNAUD J. 1982 *La solidarité*, Paris, Fayard
HABERMAS J. 2000 *La constellation postnationale et l'avenir de la démocratie* (1998), in *Après l'État-nation*, Paris, Fayard
HARVEY D. 2001, "Cartographic identities : geographical knowledges under globalization" (2000), in *Spaces of Capital*, Edinburgh, Edinburgh University Press
MARTUCCELLI D. 2001 *Dominations ordinaires*, Paris, Balland
MARTUCCELLI D. 2002 *Sociologie et posture critique*, in Lahire B (éd.) *À quoi sert la sociologie ?*, Paris, La Découverte
MESTROVIC S.G. 1997 *Postemotional Society*, Londres, Sage Publications
MILLS C.W. 1997 *L'imagination sociologique* (1959), Paris, La Découverte
NUSSBAUM M. 1995 *Poetic Justice*, Boston, Beacon Press
RIESMAN D. & al. 1964[1950] *La foule solitaire*, Paris, Arthaud
SONTAG S. 2003 *Devant la douleur des autres*, Paris, Christian Bourgois
TESTER K. 1997 *Moral Culture*, Londres, Sage Publications